



Il était une fois la guerre.

En hommage posthume au mari
de ma jeunesse Robert Bonnaud.

1940-1945.

Le Seigneur est proche de
ceux dont le coeur est affligé; Il
sauve ceux qui sont abattus.

Psautne XXXIII.

" La mort, cette inconnue où vivent les
absents "

A. D. Serfillauges.

Eté 1943.

Un été de guerre. La France est occupée - Sur le mur de l'Atlantique l'ennemi est partout - La petite sous-préfecture regorge d'Allemands ; ils envahissent tout : les rues, les boutiques, les édifices publics, les cinémas..

Le couvre-feu est décrété à neuf heures. Après cette heure, plus personne dans les rues, sauf quelques téméraires qui osent braver la patrouille.

La feld-Kommandantur occupe la plus belle maison du centre-ville - c'est là que deux fois par jour les enfants assistent avec une curiosité insatiable à la relève de la garde.

Non loin de là, une maison blanche, un petit jardin avec un bassin où nagent quelques poissons rouges,

un banc de bois ; une maison
heureuse semble t-il , malgré la
dureté des temps - un jeune couple :
Bob lui 32 ans - MIE ELLE , 28 ans -

Ils s'aiment - Pour eux, malgré
la guerre, le bonheur est là.

Mais Bonheur est un mot tabou
qu'il ne faut jamais prononcer.

Dès qu'on croit le tenir il fuit
comme une eau vive entre les doigts.

Ces gens heureux qui n'ont
pas d'histoire ..

Que va t-il donc leur arriver ?

Bob -

Petit, mince, nerveux, avec dans le regard cette flamme ardente qui est sa nature même, vous l'avez reconnu lui, Bob.

Sous sa timidité apparente, c'est un volontaire, un combattif.

Officier de réserve, patriote fervent, il est né soldat. Il a le goût du risque et son courage va jusqu'à la témérité.

Après une guerre exemplaire où il combat jusqu'à épuisement de ses munitions, il est blessé à la jambe en juin 1940 sur le front de l'Aisne puis fait prisonnier et hospitalisé à Saint Quentin. Pourtant il ne partira pas en Allemagne avec les autres, avant sa guérison complète il s'évade, sautant du premier étage

de l'hôpital entre deux sentinelles ennemies qui font les cents pas sur le trottoir, baillomette au canon. une complicité heureuse lui permet d'enfourcher une bicyclette pour gagner la gare et rejoindre en fraude la zone libre où il sera démobilisé.

Chemin faisant, il s'arrête 24 heures à Fontenay-le-Comte pour embrasser sa jeune épouse, circulant alors à bord d'un camion ennemi bourré de soldats en armes, se faisant passer, bist-besque enforcé jusqu'aux yeux, pour un très jeune garçon non mobilisable.

Tel est l'homme, intrépide, indomptable. L'armistice signé, il ne peut s'habituer à la défaite. L'envahisseur est partout. Il y a des Allemands jusque dans le ~~jardin mitoyen du nôtre~~; ils flânent dans le jardin mitoyen du nôtre. Bob les marque

maison d'ā côté ;

de l'hôpital
ennemies qu
le trottoir, l
une complicit
d'enfoncer
la gare et v
libre où il se

Chemin f
à Fontenay.
jeune épouse
d'un camion
en armes, le
enfoncé jus q
jeune garçon

Tel est l'
l'armistice
à la défaite -
Il y a des All

→ ~~jardin mitoyen~~
le jardin mitoyen

jeu puéril, en chantant à tue-tête
la marseillaise - Il n'en peut plus; Il
veut partir, combattre encore. De Gaulle
le fascine. Louches! mais comment?

Il me sene dans ses bras.

- "Ma petite Mie, si je partais, saurais-tu
m'attendre sagement ici, me rester
fidèle? Jure le."
- Je te le jure - mais j'aimerais tellement
partir avec toi!"
- non c'est trop dur, trop dangereux; ce
n'est pas facile tu sais! Il faut que tu
restes ici près de ma mère" -

Il pleure sur mon épaule -

Il a besoin de se détendre, d'être consolé,
d'être conforté dans son rêve d'évasion...
et c'est moi si fragile, qui le berce
comme un enfant.

En dehors de son travail, Bob recrute des jeunes en vue d'une préparation militaire. Chaque jour en vélo il parcourt des km et des km pour rencontrer des gens, nouer des contacts, trouver des volontaires, découvrir des filières, aider les jeunes à fuir le S.T.O., fournir de fausses cartes d'identité aux camouflés. Déjà la résistance s'organise. Il met à profit ses dons de persuasion. C'est un rassembleur. Avec enthousiasme les jeunes le suivent comme un chef triomphant. Ces activités diverses trompent son impatience.

Londres.. Il se contente d'écouter la B.B.E mais il en rêve toujours. Partira-t-il?

Et voilà qu'un jour le Destin frappe à la porte. Bob fait la connaissance d'une jeune officier démobilisée: le lieutenant J. Il le ramène un soir

à la maison, me le présente. François J...
 est grand, brun, distingué, charmant.
 Fait étrange, Bob d'une jalousie maladive
 l'adopte tout de suite - Il a en lui une
 confiance si totale qu'il ne me fera jamais
 la moindre scène à son propos. D'ailleurs
 pourquoi en ferait-il ? François est d'une
 courtoisie sans équivoque et l'heure
 n'est pas aux futilités - Il y a mieux à
 faire - Nous allons travailler pour un
 réseau de résistance patronné par Londres -
 Chaque mercredi François vient partager
 notre repas - Nous parlons résistance,
 parachutages. Il est devenu notre ami,
 celui qu'on attend - Je sens Bob heureux :
 enfin un homme qui partage ses soucis,
 ses espoirs ! Ils peuvent parler librement
 le café, le chocolat, les cigarettes
 Tombées du ciel, ajoutent à la fête -
 Dans la quiétude de cette petite salle

à manger on pourrait se croire très loins
 de la machine de guerre - Pourtant elle
 est là qui nous traque, qui nous cerne
 à notre insu - Tout le monde nous
 épie - Chaque visite est notée par les
 voisins, téléphonée à la Kommandantur
 Nos moindres faits et gestes sont observés,
 déformés, colportés dans un esprit de
 malveillance - Mais nous planons;
 nous ignorons la haine, la mesquinerie
 de ces gens qui trahissent pour un peu
 d'argent, pour quelques faveurs. Nous
 ne luttons que pour bouter les Allemands
 hors du territoire, pour gagner la victoire
 de France - De Gaulle est notre chef, une
 sorte de messie qui prodigue l'Espoir en
 attendant la tene promise - Nous
 sommes jeunes, doués d'une ardeur
 inébranlable.

Bien sûr, nous savons qu'il

existe des prisons, des tortures, des camps d'extermination, mais nous avons la foi et l'avenir pour nous c'est la paix dans une France libérée -

Parti à Londres? Il n'en n'est plus question. Notre tâche est ici. Chacun est utile sur place - Bob vit intensément, avec passion - Il se dépense sans compter la peine ni son temps - Il passe des nuits blanches dans l'attente du grand oiseau qui va lâcher ses armes ou ses hommes.

Avec fièvre il me raconte ses journées, ses nuits d'intense émotion.

"Mie, tu ne peux pas savoir combien c'est exaltant! ces hommes dans la nuit qui balisent le terrain avec des torches, de vulgaires lampes de poche.. et l'avion qui fait du rase-motte au ralenti, tous phares éteints - Avant il faut bien repérer l'endroit, choisir un lieu sûr et écarté.

- Et s'il y avait trahison?

- Non, les hommes sont sélectionnés avec soin; pas de bavards ni de fauфарons, rien que des gars discrets, courageux et qui obéissent aveuglément.

J'évoque ici le souvenir d'un jeune garçon venu un soir supplier qu'on l'emmenât au parachutage. Farcem, misant sur sa blondeur aryenne, il s'était déjà emparé, pour rire, d'un casque et d'une uniforme allemands, trouvant ainsi la tentivelle en se mêlant aux soldats.

Très fier de son exploit, le jeune homme, il essaie de persuader Bob, se traînant même à ses pieds.

" Je vous en supplie, emmenez-moi - je ne dirai rien, c'est juré! " -

Mais Bob persiste dans son refus.

Non ce n'est pas sérieux: on ne peut pas risquer la vie des autres pour un

grand enfant qui rêve de jouer au soldat et ne résisterait pas longtemps au plaisir de se vanter pour épater les copains... Sa résistance à lui se borna à ne pas partir au S.T.O en restant camouflé pendant un an chez sa fiancée. Poète, artiste et musicien, il passa sa guerre à écrire des poèmes, peindre des natures mortes et jouer du piano. Une guerre en dentelle si l'on excepte cette claustrophobie imposée qui devient vite une torture. Mais que dire de ceux qui croupissent dans les frisons et dans les camps, privés de tout, si loin des leurs ?

Le printemps passe. Voici l'été et été 1943 marqué d'un caillou noir.

Août 1943.

Grand branle-bas dans la maison : Nous attendons le général.

le père de François -

Pour une jeune maîtresse de maison c'est un événement: servir un repas élégant avec les moyens du bord!

Je me précipite au marché, cours à la poissonnerie, m'affaire à la cuisine, dispose agréablement la table. Il est midi: Tout est prêt.

12h30: Encore un peu de patience -

13 Heures: La faim ^{commence} à me tirailler l'estomac.

13 Heures 30: Personne! Légère inquiétude

14 Heures - Bob s'impatiente, ce retard est anormal - que peut-il être arrivé? Les yeux rivés sur les plats si joliment présentés nous n'osons toucher à rien malgré notre faim grandissante - Attendons encore -

14 Heures - Bob n'y tient plus: il faut aller aux nouvelles, savoir - Il part

en courant - Je grignote une croûte de pain -

A 16 Heures Bob revient, la mine catastrophée :

- "le général est arrêté!" Nie il faut partir. Tout de suite - C'est grave - je ne t'accompagnerai pas - Tu dois aller au plus vite chez tes parents à la campagne - Dès que je le pourrai je virai te rejoindre -

Ne crains rien - Laine tout sur la Table, je m'en occuperai. Vite, vite, ne perds pas une seconde - Adieu mon amour - un dernier baiser.

Et je m'en vais dans l'autocar bondé, brinquebalant, lourd gazogène crachant ses fumées noires, soucieuse, le cœur serré. Que va-t-il bien lui arriver ?

Aizenay.

Mes parents ne sont au courant de rien - En gros, j'expose à maman la situation; elle s'inquiète - Dans le bourg des Allemands partout, leur cantonnement se trouve dans l'école même, à deux pas de la maison - Mais ce sont les vacances, il fait un temps radieux et tout semble si calme.

Après de mes parents je suis redevenue une petite fille; je me sens en sécurité - Deux jours et voilà Bob revenu pour quelques heures - Il me rassure:

- Tout va bien - Surtout ne bouge pas. Resté ici - S'il m'arrivait quelque chose, toi, tu ne sais rien - Mais il ne m'arrivera rien..." -

Il me serre contre lui et m'embrasse longuement -

Sur la route poussiéreuse il saute sur son vélo avec une souplesse juvénile - comme un collègue il se retourne pour m'envoyer de la main un dernier baiser.

Il disparaît dans le virage tandis que je reste seule sur la route, mince silhouette vêtue de blanc.

Aizenay 5 Août 1943.

Dans le grand jardin des vacances tout est calme. Les roses s'inclinent sous la chaleur lourde de l'été - La nature semble immobile - Je sommeille dans ma chaise longue, un livre à portée de main tandis que maman tricote - Papa, bien calé dans son fauteuil d'osier, fume tranquillement sa pipe
Un bref coup de bonnette à

la porte d'entrée me fait sursauter -

Je vais ouvrir. Deux feld-gendarmes en uniforme, casqués, grand collier en sautoir, se tiennent devant moi au garde à vous.

- "Nourieu Cornière, c'est hein ici?" -

Sans réfléchir j'appelle mon père. Il arrive avec sa bonhonnie coutumière, sans la moindre méfiance.

- Ordre de vous arrêter -

Stupéfaction totale qui laisse mon père sans voix.

- On veut aussi Mademoiselle Bonneau -

- Pelle Bonneau? Comma pas. N'habite pas ici" -

Cette fois j'ai compris - Mais papa, lui, se demande bien ce qui lui arrive -

- "Pouquoi? pouquoi? répète t'il?" -

- "Votre gendre, grand Tenoriste, s'est

17

évadé; parti, parti.. alors vous,
venez Bonmandantur.

En moins d'une seconde, les deux
gendarmes le poussent dans une
petite auto noire et ils disparaissent
tous les trois, nous laissant ma mère et
moi muettes de stupéur et de crainte.
Quoi faire? M^{lle} Bouneau elle existe
effectivement dans la commune, pauvre
vieille fille un peu simplette. Mais je sais
que c'est moi qu'on recherche: Madame
Bonnaud, la femme du "Terroriste"...

Alors ils vont revenir me chercher
et j'ai peur, une peur panique qui me
prend aux entrailles. Fuir pendant qu'il
est temps encore! Partir n'importe où me
cacher. Mais maman.. & ma pauvre
maman qui n'est pour rien dans cette
histoire! Non, je ne peux pas la
laisser seule. Je dois rester avec elle,

pour elle. Et nous allons commencer
notre plus longue nuit. Seules? Pour
quelques instants seulement. Deux
officiers en uniforme, un policier en
civil arrivent pour nous garder à vue
et occuper les lieux - Le policier parle
un français très pur - Il explique
l'arrestation de Bob.

"Votre mari, Madame, a été arrêté hier
matin à Fontenay-le-Comte - Au cours de
la perquisition il s'est évadé; c'est
pourquoi nous sommes ici" -

Interrogatoire terminé. Nous jouons
de notre mieux les innocentes -
Ce qu'il ne raconte pas, c'est l'évasion
de Bob si spectaculaire, bien dans
son style -

Prétextant un besoin pressant,
Bob part aux toilettes accompagné
d'un soldat armé - Mais en moins

d'une seconde, il lui fausse compagnie, jambes à son cou et s'élançe dans la rue où il se perd dans desuelles -

Coups de feu - poursuites - On ne le retrouve pas - et toujours le vélo complice. Un camarade rencontré par hasard, lui prête son engin. Il pédale éperdument et sort de la ville. Il sait où se réfugier; un ami très sûr va le recueillir quelques jours caché dans son grenier sous des sacs de farine, puis il changera de cachette et de domicile.

Son errance va commencer car l'inaction n'est pas dans la nature.

Le voilà donc hors de danger.

Mais de nous deux, que vont ils faire?

Nous passons une nuit atroce, enfermés à dé dans la même chambre. Les trois hommes sont en bas, jouant aux cartes après avoir fouillé meubles et

trois - maman s'inquiète pour
 mon père - moi j'ai peur et puis
 je me torture à l'idée que tout est de
 notre faute - Mes parents ne sont plus
 très jeunes ; ils ont droit à la tranquillité
 ils n'ont rien fait pour être inquiétés de
 la sorte - Sans le vouloir, nous les
 avons entraînés dans l'aventure -

Parues et Tourments, voilà notre
 nuit qui n'en finit pas - Le jour se
 lève enfin -

" L'aube d'un jour sinistre a blanchi
 les hauteurs." Ces vers de Hérodote
 me reviennent en mémoire,
 s'harmonisant si bien à la situation
 présente -

6 Août 1943 -

Lever matinal.
 Nous descendons - Accueil courtois -

Je suis prête - je sais ce qui m'attend.
Vers 9 Heures une Voiture stationne
devant la porte - un officier descend -
M^{me} B ? ..

- Oui, c'est moi.
- " Vous pouvez prendre un léger bagage
j'embrasse maman - Elle ne
pleure pas, très digne dans sa douleur.
Elle va rester seule dans sa maison
occupée par les Allemands tandis
qu'à mon tour, je monte dans l'auto
noire pour aller rejoindre mon père -

LA ROCHE-SUR YON

22
-
Je connais bien la petite ville : j'y suis née ; j'y ai fait mes études secondaires - Où m'emmenent ils ? A la Kommandantur pour les interrogatoires nous ne faisons que passer - nous suivons les boulevards de ceinture et stoppons devant la maison d'arrêt - c'est là qu'ils me conduisent... en prison !

A double tour on me renferme dans une cellule étroite, très sombre, où une sorte de grabat malpropre sert de lit - une table, une chaise de bois c'est tout -

Je n'avais rien imaginé de pareil et de me voir ainsi abandonné. Tout courage me quitte et j'éclate en sanglots - En prison ! c'est à peine

concevable moi qui hier encore, jeune
femme comblée, flânais au jardin
sur la pelouse! Je suis en plein
cauchemar: une pièce de 4 m²
obscur, ténébreuse, sans le moindre
rayon de soleil! et ce lit aux
draps sales! on m'apporte de l'eau
du pain bis comme dans les mauvais
romans... Dehors il y a du soleil,
nous sommes au plein de l'été, mais
par le vasistas haut perché on aperçoit
juste un rectangle de ciel bleu.
De Temps en Temps le judas s'ouvre
pour mieux m'observer - Je ne sais
que pleurer - Bientôt, le visage
tuméfié, les yeux rouges, je n'en
peux plus et m'effondre sur le lit -
Je vais pleurer presque toute la nuit,
le visage enfoui dans mon mouchoir
pour me préserver de cette crame -

Le réveil n'est qu'une brève lueur - Encore des larmes - j'ai la tête lourde - La porte s'ouvre pour le café du matin l'adjudant de service me regarde curieusement, avec un air de pitié. Je parais si jeune!

- "Rad m'selle, Rad m'selle, vous trop chagrin --" -

C'est l'heure du balayage - Sur le même palier Toutes les portes s'ouvrent en même temps et j'aperçois mon père, Torse nu, le balai à la main!

Mon cœur se sève à l'effacement - Lui tellement choqué à la maison, le retrouver là, en cette tenue, avec des cheveux tout blancs et son visage de lumière! Il me reconnaît, me sourit - Mon pauvre papa! Je n'oublierai jamais la détresse de cette image et après bien des années

J'ai toujours le même pincement au cœur.

Jour après jour, je découvre la vie carcérale : la toilette du matin aux douches communes, les repas servis par l'étroit pane-plat, les après-midi qui n'en finissent pas dans l'inaction la plus complète et l'angoisse du lendemain - je suis au secret absolu : aucun contact humain, aucune activité manuelle ou intellectuelle - Seule
Toujours, et je pleure, je pleure à m'en rendre malade - C'est à devenir folle et je pense même au suicide - Mais l'instinct de conservation si chevillé au corps me fait bientôt réagir ; il faut faire quelque chose, sortir de cette impasse - Toute une gymnastique collégiale que je haïssais me revient en mémoire, ce qui prouve que rien

n'est jamais inutile - quelques mouvements respiratoires d'abord, puis des torsions du buste, des flexions de jambes, des circumductions de bras, des petits sautillements sur place.. Après, je me sens mieux. Ne voilà-t-elle pas!

Petit à petit, la vie reprend le dessus - chaque après-midi, j'ai droit à dix minutes de sortie dans la cour toute m² cernés de hauts murs. Il fait bon dehors; je me réchauffe au soleil, dans ma cellule il fait si froid!

Chaque matin j'entrevois papa quelques secondes. Il me fait un petit signe amical - Toujours son calme imperturbable mais que pense-t-il au fond et que vont ils faire de lui?

Je m'inquiète - Et puis un jour, comme ça, j'apprends sa libération.

quel soulagement ! Enfin me voilà seule à subir ce triste sort -

De Temps en Temps, c'est l'interrogatoire

"Où est votre mari ? que faisait il ?" -

Je ne sais rien - je nie tout en bloc -

J'étais en vacances chez mes parents quand il est parti - je suis innocente - j'ai de grands yeux candides .. et l'on me croit .. je l'espère du moins -

"Votre mari filou, grand tueur Madame ! mauvais, mauvais !" -

Je rentre dans ma cellule, soulagée.

Au bout de quinze jours un nouveau régime s'installe, on a pour moi quelques regards - je suis la seule femme de la prison. La femme aok de dix minutes je folonge jusqu'à une demi-heure -

Je sautille au soleil pour me détendre. L'adjudant de garde amorce un bavardage avec son pauvre vocabulaire

français :

- "Mad'm'selle, schöne, schöne... venin faire promenade avec moà" - et il arrondit le bras comme pour m'entraîner avec lui.

Alors me trottent par la tête des idées d'évasion - Si je pouvais partir avec sa complicité? J'échaffarde un roman mais je n'ai pas l'imagination ni l'esprit de décision de Bob - Et puis, à quoi bon? Il reste mes parents; ils ont eu suffisamment d'ennuis avec nous! Alors je laisse passer les jours sans trop penser à la liberté.

Bientôt un changement heureux dans ma vie de prisonnière: je troque ma cellule étroite contre un bel "appartement" trois fois plus vaste et ensoleillé - Un point sonne cependant

et qui pourrait être de mauvais augure: c'est de cette cellule que s'est suicidé l'an dernier un jeune instituteur communiste. J'en suis fort impressionné.

La discipline se relâche un peu. Je reçois maintenant des colis de maman: des gâteaux, du beurre et les plus beaux fruits du jardin.. Il y a en a tant que je les aligne sur les étagères. On me prête des livres.. La vie revêé quoi!

Et puis l'heure des repas n'est plus une torture; c'est même ma plus grande joie de la journée. Deux femmes garçons prisonniers comme moi, des "politiques", viennent à tour de rôle distribuer la nourriture accompagnés, comme il se doit, par un soldat allemand. Cette fois-ci, la porte de la cellule est largement ouverte, en versant la soupe chaude ou la portion

de légumes, ils se penchent toujours un peu de manière à me glisser à l'oreille quelques mots encourageants:

- " y'en a pas pour longtemps! Ils avancent.. Courage! Il faut tenir -"

Ils ont tous deux le bel enthousiasme de la jeunesse; ils sont ouverts,

chaleureux. Oui, ils m'aident à vivre.

Car, point de visites, jamais de lettres. Je sais que maman vient chaque semaine porter un colis, mais je ne la vois pas.

Bientôt nous en arrivons à échanger nos fiançailles - Le père du grand garçon à lunettes est boulanger, sa mère lui envoie des biscuits, des croissants, du bon pain blanc.. Le petit blond reçoit aussi de bonnes choses du terroir, car cette terre de Vendée regorge de tout, même en temps de guerre.

Avec dextérité, au nez de l'Allemand qui semble ne rien voir, ils m'offrent ce qu'ils ont de meilleur tandis que je leur donne mes belles poires juteuses et les pêches roses de mon jardin.

A la libération, je le reverrai ce petit blond et il me présentera sa femme fiancée une très jolie fille brune - Malgré les épreuves de la déportation il gardera ce regard clair, joyeux, qui exprime sa confiance dans la vie.

L'autre, son camarade moussa dans un camp en Allemagne, sans jamais avoir revu sa mère, ni sa Venolée natale.

Ainsi vont les jours, faits d'angoisses et de petites joies - l'été touche à sa fin - La lumière n'est déjà plus la même et le matin commencent à s'effiloche les feuilles brunes.

Oserai-je dire que je me suis habituée à cette vie recluse, monotone mais bien réglée, sans grandes surprises?

Les deux jeunes garçons continuent de m'insuffler l'Espoir et je vis dans l'attente d'une victoire toute proche.

Maman m'a envoyé des draps - je dors maintenant dans un lit propre; la nourriture est acceptable - je me contente de ma demi-heure d'air pur par jour et de mon inaction. Rien d'héroïque dans tout cela mais tout le monde ne peut avoir l'étoffe d'un héros.

Et voilà qu'une nuit, brutalement,

Je suis tirée de mon sommeil par des
bruits insolites de bottes et de clés.

Ma porte s'ouvre. Le faisceau lumineux
d'une lampe électrique se braque sur
moi. Le cœur bondissant, je me relève.
- qu'y a-t-il? -

L'adjudant allume l'électricité -
- Vous partirez - cinq minutes -
- "Mais où? pourquoi?" -

Il secoue négativement la tête et
sort.

Me voilà seule avec mon désespoir -
les plus sinistres pressentiments m'assaillent.
Ce départ dans la nuit... les exécutions
capitales à l'aube, dans l'air glacé du
petit matin... c'est ça: Ils vont me
fusiller! Comment n'y avais-je pas
pensé plus tôt?

Je revois le visage douloureux
de ma mère, mon père et son regard

si bleu et puis Bob, François - Une larme glisse sur ma joue - EST-ce le dernier film de ma vie qui se déroule ainsi avant l'ultime départ ?

La mort ? La vie ? Je ne sais plus.

Il n'y a qu'un trou noir. J'ai peur, une peur atroce qui me tenaille -

J'ai envie de crier mais aucun son ne sort de ma gorge.

Fiévreusement je m'habille, rassemble mes affaires - Oui, je vais mourir - Tout est fini - Un dernier sursaut :

J'allais oublier mes deux jeunes compagnons ! Sur un papier froissé je griffonne vite quelques mots au crayon :

- "Adieu ! Je pars. Courage !" - Je cours glisser mon message sous la porte de leur cellule toute proche - Il était temps.

L'adjudant est là qui m'attend - Ensemble nous descendons le grand

escalier de fer. En bas se tient l'officier,
rigide, hautain.

Il fait nuit noire - Ce brouillard
d'octobre est pénétrant et froid. Je
reprends contact avec la rue endormie
où une petite Peugeot stationne près du
trottoir - un felwebell est déjà au volant;
l'officier monte à son côté et m'invite à
m'installer à l'arrière - Ça y est -
Je pars vers un nouveau destin -

LA ROUTE

La 202 noire file sur la route grise.

On ne voit rien - Timidement je demande:

- "Où allons nous?" - Pas de réponse -

Je me recroqueville dans mon coin, inquiète - Où peuvent ils bien m'emmener?

Dans l'éclairage des phares on ne perçoit qu'une route luisante, des arbres noirs qui se profilent -- C'est la campagne

Nous voulons à vive allure, traversons quelques villages et voilà que soudain, l'aube aidant, je reconnais un paysage familier, l'hôpital, le vieux collège et son horloge... Fontenay-le-Comte, ma ville! Voici justement la maison d'arrêt. est-ce là? Non, nous la dépassons et contour nous la place Viète pour suivre la rue de la République qui mène droit à la gare dans une

belle perspective - Aucun visage connu
 à cette heure matinale... et si je sautais
 par la portière ? idée aussi fugitive
 que saugrenue... Juste avant la gare
 nous bifurquons à gauche ; passage à
 niveau : c'est la route de Niort -
 Le plat pays s'étire vert et lous à perte
 de vue coupé seulement par un clocher
 un château d'eau ou un hlo - Les
 villages sont rares - Nous apercevons
 les maisons de Saint-Martin, de Benet,
 puis traversons Oulmes où ma grand-
 mère fut institutrice dans sa jeunesse -
 Roquebrune... Niort enfin ! Je
 reconnais la place de la Brèche mais
 là encore nous ne faisons que passer -
 Où me mènent ils donc ? Je ne
 distingue aucun panneau indicateur -
 Nous filons Toujours - Les heures passent -
 Le ciel est de plus en plus sombre -

Je ferme les yeux: ne plus penser -
quand allons nous nous arrêter?

Toujours la même angoisse - Et maman?
ma pauvre maman qui ne saura plus où
je suis - Et lui? où est-il?

Des faubourgs, une ville s'annonce.

Ah! je reconnais: c'est Poitiers - j'y ai
fait un stage d'éducation physique
l'an passé - je revois le stade où nous
courions chaque matin.. La maison
d'arrêt est là, toute froche: lourdes
murailles d'enceinte, porte massive..
Toutes les prisons se ressemblent.

Enfin, le Terminus! L'énorme porte
s'ouvre pour nous, se referme aussitôt -
La voiture stoppe dans la cour - je descends
escorté de l'officier, pénètre dans le
bureau où plusieurs Allemands en
uniforme sont rassemblés. L'officier
décline mon nom, tend mon dossier

Tandis qu'on me retire mes bagages, mon argent, ma montre, mes bagues. Un homme me dévisage, nos regards se croisent : c'est le chef de la tribu.

Ludwig Allendorf est le type même du Prussien : haute stature, épaules larges, cou puissant, tête rasée entièrement, regard bleu acier aigu et froid comme une lame, beau, de cette "beauté magnétique du Nord" -

Ajouté à cela une voix de stentor, terrible comme un hurlement de bête fauve - Par la suite je devais souvent entendre cette voix dont les accents gutturaux se répercutaient avec fracas dans les grands escaliers de fer.

Quand il se mettait à crier, tout tremblait, d'un bout à l'autre de la tribu - c'était comme un aboiement sauvage.

Les formalités remplies, j'entre dans la grande détention, précédée d'un gardien. C'est impressionnant : plusieurs étages d'immenses escaliers de fer.

Pour la première fois depuis mon anesthésie, j'ai l'impression d'entrer dans un tombeau pour l'éternité -

Poitiers : LA PIERRE LEVÉE

Me voici de nouveau bouclée dans une cellule, celle-ci minuscule et très sombre - Aucun souvenir de repas - N'a-t-on apporté la soupe? Je ne sais plus - En tous cas je n'y ai pas touché - Je suis accablée - Pourquoi ce changement? J'ai peur - La journée se passe à hoquer de noir mais pas une larme; j'ai trop pleuré - La nuit tombe vite dans cette cellule obscure - Toute habillée, drapée dans mon kimono, je m'étends sur le lit - Le sommeil ne vient pas, je le sais - Des bruits suspects me font battre le cœur à grands coups, des grignotements, des trottements - Non Dieu, des souris! C'est ma terreur - Je me dresse sur le lit, le souffle coupé - Vont-elles grimper jusqu'à moi?

Au bord de la crise nerveuse, je me tiens debout sur le lit, ne sachant plus quoi faire - C'est à devenir folle.

Epuisée, je retombe, crispée, la gorge sèche - Le judas s'éclaire; on m'espionne - Je suis comme un animal traqué - J'attends le jour comme une délinquante -

Après des heures la porte s'ouvre enfin, toute grande - quatre femmes soldats hilares me regardent en se poussant du coude - que veulent ils? qu'espèrent ils? Voilà une fille nue dans un lit? Ils ne trouvent qu'une jeune femme effarouchée, livide, déjà toute habillée et ramenant jusqu'au cou le pan de sa robe de chambre dans un instinctif geste de pudeur - Les commentaires se font en allemand et je n'y comprends rien.

C'est l'heure du petit noir - Je suis

i'coeurée et repousse le gobelet de fer blanc.
 La porte se referme puis, au bout
 d'un moment s'ouvre à nouveau:
 un très jeune soldat entre, seau et
 balai en main, me désignant du geste
 ce qu'il attend de moi. Je secoue la
 tête négativement: "non, je ne sais
 pas". Il saisit le balai, la serpillière
 humide et me montre comment s'y
 prendre. Je le laisse faire, l'œil
 narquois. De temps en temps il jette
 un coup d'œil dans le couloir pour
 s'assurer qu'il n'y a personne..

Justement un gardien passe.. Vite il
 me tend le balai que je tiens exposé
 comme sur une porte-plume. Pitie?
 Tendre indulgence? En tous cas, c'est
 lui qui manie le balai et frotte..

Je le gratifie d'un sourire qui évite
 de se faire triomphant. Il est si jeune!

Journée de changement - quelques heures plus tard, je suis transféré dans une autre cellule, très grande et claire - une vingtaine de femmes y sont entassées dans deux rangées de lits serrés les uns contre les autres - Je suis accueilli aux cris de: " Ah! la petite japonaise! " - à cause du blimono sans doute -

Et les nouvelles? Toutes se pressent autour de moi, m'abrutissent de questions... Mais qu'ai-je à dire de très nouveau après deux mois de détention?
- " D'où venez-vous? quel est votre nom? Pourquoi êtes vous arrêtée? " -

Je suis un peu éberlué, me penchant soudain à regretter ma solitaire face à cette foule inattendue: Toutes ces femmes avides de savoir, se bousculant, criant, certaines vulgaires, d'autres mauvaises, ricanantes -

Ma voisine de lit, celle de droite, une jeune femme brune rentrée aussi de la veille, sanglote à fendre l'âme - Je la questionne doucement, essayant de la consoler moi qui ai dépassé depuis longtemps le stade des larmes -

Renée! Entre deux sanglots elle essaie de me parler de son mari arrêté lui aussi, de ses deux enfants laissés en garde chez sa belle-mère -

Elle n'arrive pas à surmonter son chagrin - J'ai connu avant elle ces jours de désespoir et lui explique qu'avec le temps ce sera moins dur -

Non autre voisine, Madame Pauline, ricane ouvertement. Elle est là depuis longtemps et tiène en matrone - On entend qu'un soldat allemand vient la retrouver chaque nuit au su de tout le monde, dans cette cellule même

et qu'il est prudent de la ménager.
Mouton? espionne? Elle m'impressionne
beaucoup et je la crains, redoutant sous
ses airs paternels son agressivité naturelle.

Ah! comme je regrette ma cellule de
La Roche, toute ensoleillée, parfumée
des fruits mûrs de mon jardin, les
deux petits jeunes gens qui distribuaient
la soupe et les promenades à cloche-
pied dans la cour étroite où je pensais
le soleil d'Août sous la surveillance
du gardien qui me faisait un bruit
de cou, fusil en bandoulière.

C'est déjà le passé - une autre forme
d'existence commence pour moi, vie
communautaire à laquelle il faudra
bien s'habituer.

Le lendemain déjà, ayant
mieux dormi, j'envisage la situation
sous un angle nouveau - D'abord il y

a les plûches, corvée journalière qui va
devenir notre plus grande distraction -

De 9h à midi, de 14h à 17h
nous partons aux "plûches" dans un
petit réduit qui donne sur une cour
fermée.

En premier lieu, il faut sortir
de la cellule, descendre l'escalier,
atteindre la grande détention où à
travers les lourdes portes fermées, l'on sent
battre le cœur de ces hommes, frères ou
maïs qui nous sont chers, avec le secret
espoir de voir sortir miraculeusement
un jour l'un d'entre eux, pour arriver
enfin à notre cave où nous attendent
des tas et des tas de sacs de pommes de
Terre, de carottes et de poireaux : la
soupe de tous les prisonniers.

On parle beaucoup alors d'un
certain général.. Je souris intérieurement

Je l'ai tellement attendu ce 2 août où il a été arrêté!

On raconte aussi que son fils se trouve enchaîné dans cette même prison -
 Pauvre François qui subit le plus horrible martyre! Survivra-t-il à toutes ces tortures?

J'écoute avidement, la bouche close sur mes secrets - Ainsi, nous sommes tous là, à l'exception de Bob en cavale à Paris ou qui sait, à Londres? Du moins j'espère encore -

Et un jour, oui, nous l'avons rencontré au détour d'un couloir le général! Bien que de taille moyenne il a belle prestance, brun, l'œil noir, marchant avec dignité en jouant de la canne -

En nous croisant, mondain, il soulève son chapeau d'un geste courtois et nous répondons à son salut par un hochement de tête respectueux et entendu

Voilà, c'est tout, il est passé...
Mais on en reparlera longtemps.

La pièce est obscure mais s'ouvre sur une
cour intérieure ensoleillée - Nous nous
installons, couteau en main - que d'ampoules
aux doigts avec tous ces légumes à
épicer! Mais pas de gardien; la porte est
refermée sur nous avec cette échappée sur
la cour - Nous pouvons donc parler à l'aise,
aussi les langues vont elles bon train: Tous
les potins de la prison y passent et
l'histoire de chacune aussi - Et puis il
y a les curieuses qui n'hésitent pas à
questionner effrontément, les bavardes qui
se plaisent à raconter leur vie, les
timides auxquelles on tire les "vers du nez"
et toutes les silencieuses qui écoutent
sans rien dire, méfiantes. Dès le

premier jour je sais que Simone, 1m. 80, a été sortie du lit à 5 heures du matin malgré son angine et ses 40° de fièvre et que le même jour la gestapo a arrêté son père, son frère et son fiancé. C'est une belle fille sympathique, intelligente, résistante passionnée. Elle raconte les parachutages, parle beaucoup, avec fougue.

Madame D. la femme du Consul est plus discrète. Pour elle la guerre c'est l'exode depuis la Belgique, sous la mitraille, ses enfants réfugiés elle ne sait où puisque son mari est là lui aussi. Elle est pâle, les traits tirés.

Il y a Renée qui a hébergé un ami communiste. crime suprême. Marie qui a passé en fraude la ligne de démarcation Suzanne, Odette, Marguerite et puis Rolande, cette jolie blonde aux longues

jambes qui a eu le mauvais goût, collaboration soumoise, de transmettre à un officier allemand ce mal français qui nous vient d'Italie - Six mois d'hôpital suivis de six mois de prison - Voilà comment le grand Reich protège son armée, car malgré son charme et ses charmes évidents, tous les soldats la fuient avec un mépris affecté comme si l'offense avait refailli sur toute l'armée allemande.

De temps en temps, d'ailleurs, d'autres prostituées arrivent, sans doute pour les mêmes raisons, en général de pauvres filles, un peu égarées parmi nous.

Je me souviens plus particulièrement de l'une d'entre elles, déjà vieille, fanée qui ne disait jamais un mot et refusait obstinément de se déshabiller devant nous sous la douche - que pouvait elle donc avoir à cacher ?

Et puis, il y a toutes celles qui se taisent par prudence - On se sent surveillées, épiées mouchardées. Madame Pauline est alors le grand majordome. Son regard aigu voit tout, les lignes minces se tendent sur son fiel. quelques remarques désobligeantes pour les paresseuses qui lambinent, pour celles qui font les pluches trop grosses... Le travail doit être Terminé à l'heure - Pas de Temps pour la pause -

Dans la cour qui jouxte la nôtre on entend parfois des pas lourds qui se traînent à la promenade : un groupe de prisonniers est proche - Des voix mâles retentissent ; elles lancent des appels, crient les nouvelles, l'avance des Alliés... et un jour, par le truchement d'une voix inconnue j'apprends l'arrestation de Bob.

Mme B... le trouve-t-elle parmi vous ?

réponse affirmative.

- " Alors, dites lui que son mari vient d'être arrêté à Paris avec le colonel D.. -

Tout s'écroule - je l'espérais à Londres.
La loude se referme -

Faut il parler des jours où la faim nous rend harqueuses comme des hyènes ?

Par grande famine on devient vite anthropophage n'est-ce pas ? Nous n'en sommes pas là mais il faut avouer que sentie ceux et avec tiraillements d'estomac ne subliment pas toujours l'individu.

Oui, une cellule de femmes ce n'est jamais de tout repos. Certains jours nous avons "nos neufs" .. C'est comme une envie de mordre au sens propre comme au figuré - Rolande, grande spécialiste en la matière sait se rendre particulièrement désagréable et nous même, pendant quelques heures me vie impossible avec les "ronchonnements" et les sarcasmes.

Elle déclanche un courant d'animosité qui se répercute en chacune de nous, faisant faillir quolibets et acerbes raillements.

Les idéologies politiques en viennent

même à s'affronter - S'il n'y a pas de "sales juives", au moins y a-t-il des communistes sectaires, des gaullistes réactionnaires et des P... pas toujours respectueuses.

C'est difficilement supportable - On en arriverait même au ciépage de dignon si me D... plus sage, n'y mettait bon ordre. Oui, on a envie de bouger, de foucer, de faire un éclat; les femmes ont des nerfs fragiles; la clausstration est déprimante. moi, je ne dis rien, je laisse passer l'orage mais j'ai aussi envie de sortir mes griffes, de casser quelque chose - C'est un besoin de spectacle.

quand la "crise" est passée, tout rentre dans l'ordre. Le violon tombe sur le dernier acte laissant la salle sinon ravie, du moins détendue.

oubliuse de ses rancœurs.

La soupe chaude finit de calmer les esprits en même temps que les estomacs.

A quelque temps de là, notre cellule se scinde en deux groupes. Mme Pauline et Rolande ne sont plus avec nous. Nous formons un groupe à peu près homogène de huit résistantes y compris Marguerite qui est là comme stage. C'est beaucoup plus sympathique et nous sommes ravis.

L'ennui est que nous montons d'un étage ce qui nous éloigne de la grande détention - Par contre, du palier du second, nous avons une jolie échappée sur toute la ville.

Nadlaine D. est désignée pour faire le ménage et ainsi dispensée de corvée de pluchage. C'est elle qui doit balayer, laver la cellule à grande eau, astiquer les robinets de cuivre à la seule force des poignets, veiller à l'ordre général.

Notre menu linge se lave toujours en cachette et doit sécher à l'abri de

Tous les regards allemands, en l'occurrence la nuit, dévient nos lits où nous avons tendu des ficelles le long des radiateurs.

Aux plüches nous retrouvons les autres, nos anciennes compagnes, ce qui nous permet d'être au courant de tout. Le soir, après le travail nous retrouvons notre "home" où notre hôtesse nous attend avec impatience -

Eh oui ! nous avons l'impression de rentrer chez nous ! La nuit tombe vite en hiver - C'est l'heure de la soupe : pas très appétissante mais qui réchauffe et cale l'estomac - Chacune tend sa gamelle de fer blanc et reçoit sa ration - Pas de soupe pour moi ; je suis une enfant gâtée habitée aux petits plats et je préfère rester sur ma faim - Madame D... très pâle, fait un effort désespéré pour avaler une cuillerée de cette mixture épaisse

de restes de viande ou de poisson, de bouts de fromage et de miettes de gâteaux.

Son estomac se soulève de dégoût et la voilà prise de nausées. Son repas se résumera à quelques cuillérées de bouillon.

Comme elle a mauvaise mine, les yeux cernés, les traits tirés! Mais personne n'y prend garde jusqu'au jour où l'évidence nous crève les yeux: M^{me} D. est enceinte! Ses seins s'alourdissent, son ventre s'arrondit tout doucement et voilà qu'au fil des jours son visage fatigué se colore, se retend. Elle se métamorphose, devient plus jolie avec ses rondes tendres. L'appétit lui revient, elle dévore, elle redemande. Mais est-ce ~~bien~~ possible? Elle n'ose y croire, ne comprenant rien à ce qui lui arrive. Pour elle, c'est la première fois. Elle nous parle de ses trois enfants

oubliant de dire qu'ils sont d'un
 précédent mariage de son mari; elle
 voudrait nous faire croire qu'ils sont
 venus comme ça, tout seuls, sans douleur,
 sans qu'elle s'en aperçoive.

Cette grossesse tardive la
 déconcerte, la laisse inquiète,
 désespérée. En fin, quoi faire? pas
 de docteur, et son mari anémié aussi!

Chacune prodigue ses conseils en
 essayant de la reconforter. Mais la
 nuit, dans l'obscurité, on entend
 parfois des sanglots étouffés. C'est l'heure
 où chacun se retrouve seul avec soi-même
 face à son problème. Moi j'évite de
 penser. Je vis retirée du monde comme
 une noue. Je fie. J'ai des tiraillements
 d'estomac à en crier. J'ai très faim. Je
 me tourne et me retourne dans mon lit
 pour essayer de trouver le sommeil. A

quand le prochain colis dispensateur de
bonnes choses? Mais il ne faut pas
trop rêver car le colis c'est la fête -

Toutes n'en reçoivent pas régulièrement:
Marguerite jamais. Mais les privilégiées
partagent avec joie. Les filles des Deux-Sèvres,
en plus des viandes froides, des charcuteries,
du beurre, des oeufs, des fruits, ont leurs
onctueux fromages de chèvre de Saint Loup
et leur délicieux Broyé de Niort, cette
pâtisserie un peu lourde mais si riche
de beurre frais qu'elle fond sur la langue
laissant au palais son amère goût
d'amandes grillées et d'eau de vie de
prune - Maman elle, s'ingénie à me
faire des pâtis, des crêpes, des quatre quarts,
des pains au lait, des crêmes renversées -
Il y a toujours en plus des fruits, des
confitures, du poulet en gelée, du lapin
froid - quelquefois passe une tablette de

chocolat..

A 38 ans de distance le souvenir de ces colis m'émient encore et l'eau m'en vient à la bouche.

Je nous revois débarrassant ces merveilles préparées par nos mères avec tant d'amour et de soins, chaque chose bien enveloppée dans une serviette immaculée ou un beau papier "d'argent".

Le propriétaire du colis est le grand maître. C'est lui qui partage, distribue équitablement mais avec modération, soucieux du lendemain. Il faut faire durer le plaisir qui ne se renouvelle que deux fois par mois. Et nous ne sommes que trois à recevoir régulièrement des colis!

Ainsi vont les jours faits de menus événements, avec leurs lots de joies et de peines, de drames aussi.

2. Histoire du chauffage Central Guillet
 tourner au pûe.

Un soir, en rentrant des plûches, M^{me} D...
 très excitée nous raconte qu'un femme
 plombier allemand est venu réparer le
 radiateur de la cellule. Comme il parle
 un peu le français une conversation
 s'engage entre eux - M^{me} D... lui
 demande donc s'il connaît son mari
 et s'il lui est possible, puisqu'il travaille
 aussi dans le quartier des hommes, de
 lui faire parvenir un billet, moyennant
 une tablette de chocolat, monnaie
 d'échange très fisée à l'époque.

Avec son acquiescement elle s'effonne
 sur le champ quelques mots pour son
 époux, lui recommandant de glisser
 la réponse dans un recoin caché des w.c.

C'est une véritable aubaine dont elle
 ne tarit pas de nous faire miroiter les

avantages : Nous allons ainsi pouvoir correspondre avec les notes !

Le lendemain le jeune garçon apporte la riposte et nous sommes tous au comble de la joie !

- " Bobette, j'ai parlé de vous. Nos maris se connaissent - La prochaine fois vous pourriez lui écrire aussi " -

Mais il n'y a pas de prochaine fois... Le second billet est intercepté, celui où M^{me} D... parle de moi -

M^{me} D... est appelée au bureau, interrogée puis mise au cachot pour une semaine dans une cave humide où les rats dansent nuit et jour leur sarabande. Eau et pain à discrétion mais comme lit une simple planche inclinée avec un peu de paille...

Je ne vis plus que dans l'angoisse d'être appelé à mon tour puisque mon

nom est mêlé à cette affaire.

Chaque porte ouverte me fait sursauter. Mais rien. Au bout d'une semaine notre amie revient, défaits, amariés. Nous nous perdons en conjectures : qui a trahi ? Le jeune soldat a-t-il été surpris lettre en main ou bien est-il allé de lui-même porter la missive au bureau ?

Quelques jours plus tard nous apprenons qu'il a été envoyé au front russe, châtiement sûr et douloureux.

Pauvre garçon !

Il va sans dire que les interrogatoires sont notre terreur. Sa défense seule devant la gestapo nécessite de la présence d'esprit et une grande force de caractère -

Les questions sont insidieuses et redoutables, répétées inlassablement sous des formes diverses - Nier devant l'évidence n'est pas non plus chose facile - Et puis il y a en toile de fond les tortures dont les échos sont arrivés jusqu'à nous. Denise, l'amie du Colonel D., a été odieusement martyrisée - j'avoue ici très sincèrement qu'elles nous ont été éparquées - Peut-être ne nous tenait-on pas vraiment au sérieux ?

Renée en tous cas reste affondré de ses interrogatoires et pleure pendant une heure. Simone au contraire, très exaltée, nous raconte par le menu le déroulement des questions. Quant à moi

Je réponds innocemment, usant de l'ingénuité de mon regard. Malgré les battements précipités de mon cœur, je joue avec naturel les ingénuités jusqu'à en être désarmante. Seul Bobby savait lire dans mes yeux et deviner toutes mes pensées: "Je lis en toi comme dans un livre ouvert". Il plaisait-il à dire.

Devant une telle candeur, on me considérait bientôt comme une femme femme insignifiante, sans grande personnalité et l'on me laissa tranquille.

Pourtant, tout au long de ma captivité, les interrogatoires devaient rester pour moi une hantise de cauchemar.

Poitiers: La gardienne.

Heureusement, entre les interrogatoires on souffle un peu. De temps en temps c'est la corvée des chaussettes.

La gardienne entre avec un énorme paquet de bas et de chaussettes à repasser. Elle nous les lance presque au visage et moi qui n'ai encore de ma vie repassé de chaussettes pour mon mari, ni de bas pour moi, suis scandalisée - quoi! Je vais faire cela pour les Allemands? C'est un comble!

Je me ricane: je ne sais pas.

- "Помоги Б... ER профена.. Vous faites la lecture" -

"Hans Fallada" un roman à la gloire de l'armée allemande.. mais qu'importe?

Suzanne semble la grande

favorite; elle est très adroite et remmaille avec art les bas de soie de la gardienne, répare ses jupes, ses robes. On se méfie un peu d'elle: Elle est maniciée, obséquieuse:

- "Oui Fraû, non Fraû" - minarde t.elle d'une voix mielleuse - Elle est crispante - qui expliquera d'ailleurs son départ précipité quelques jours avant Noël? Pour nous planera longtemps un doute -

Mais revenons à la gardienne, seule femme parmi tous nos gardiens masculins. Grande, mince, brune, elle n'a rien de l'Allemande traditionnelle. Même pas nazi semble-t-il; elle nous explique d'ailleurs que ses parents se sont exilés aux États Unis avant la guerre. Jolie? Non, mais un visage attirant de chatte, un air intelligent et puis amoureuse en diable!

une aubaine pour nous ! Dès qu'elle prend un nouvel amant, elle devient aérienne, divine ; elle est pleine d'attentions charmantes : de la cuisine elle nous rapporte des pommes de terre toutes chaudes de la semoule au lait, des petits gâteaux cassés..

Je me souviens d'un bel officier qu'elle embrassait dans tous les coins. Ignorant son nom nous l'avions surnommé : "Crâne dénudé" à cause d'une calvitie précoce car il paraissait encore jeune.

Ils avaient l'air de s'entendre à merveille et entraient souvent dans notre cellule pour bavarder.

Un après-midi, en jouant, elle lance : " Nous allons en ville ; voulez vous quelque chose ? " -

Sourire béat de notre part. Nous

n'en croyons pas nos veilles et n'osons rien dire -

Ils rient.

- " Alors, que voulez-vous ? -

Timidement une voix propose:

- "Peut-être un gâteau ? -

- " Oui, oui ! - un gâteau .. une tarte !
une tarte aux pommes ! " -

Nous criions toutes à la fois comme des enfants - Ils sont heureux de notre joie -

- " Bon, une tarte, un moment .. " -

Ils s'empressent et partent la main dans la main -

Et ils nous la rapportent cette tarte !

Ils nous l'offrent avec un vrai sourire au fond des yeux -

Ce n'était pas la Tarte de nos grand-mères - C'était une Tarte de quene un peu lourde et grise .. mais elle avait comme un goût de tendresse.

72

Il n'y a décidément que l'amour
pour faire des miracles!

.....

Nous ne voulions pas être en
reste : Noblesse oblige. Mais quoi faire ?
D'abord attendre l'occasion. Elle
vint un jour avec un nouveau don de
la gardienne : une grande boîte en fer
pleine de biscuits bisés.

Il est tentant quand on a faim
de se partager des miettes, mais une
idée nous était venue : pourquoi ne pas
faire un vrai gâteau, sorte de charlotte,
avec tous ces restes ?

Nous voilà donc en train de broyer,
piler, puis malaxer avec des oeufs, du
beurre, du sucre, du chocolat eh ! oui !
et même un peu de vanille qui avait
par miracle échappé à la fouille..
un doigt furtif à cet amalgame :

un vrai délice!

Mais il fallait donner à cette pâte informe une allure présentable digne d'un grand chef. Avec du goût et de l'adresse on arriva à tout. Présenté avec art sur un couvercle de boîte recouvert d'un joli mouchoir de dentelle, c'était un véritable chef-d'œuvre. Nous étions si fières -

Quand la Fran entra, on lui présenta le gâteau à bout de bras comme un pâtissier - livreur:

- " Pour vous! " -

Elle resta bouche-bée, ouvrant de grands yeux -

- " Mais ... vous l'avez acheté où? " -

- " Pas acheté - nous l'avons fait nous mêmes, pour vous! " -

Il fallu lui expliquer comment. Elle n'en revenait pas.

- "Homme un schen, Homme un ::"

Elle appelait "Crâne de m. de" pour
lui faire partager sa surprise et sa joie -

Des larmes lui montaient aux yeux
Nous étions très émus.

Surtout n'appellez pas cela
collaboration - C'était autre chose de
plus beau et de plus humain -

POITIERS: MARGUERITE.

Allons nous oublier Marguerite, la plus ancienne des prisonnières?

Trappue, fessue, ventue, visage rond et blême avec d'énormes lunettes de myope qui déforment son regard, telle est Marguerite, insignifiante et sans grâce après un an de captivité.

Alors, pourquoi captive? Pauvre, sans ruse et sans esprit en ces temps troublés où la botte étrangère se méfiait spécialement de la ruse et de l'esprit français!

C'est que son homme, "grand tenoriste", lisez entre les lignes, s'était évadé du cercle infernal, la laissant seule, pure facile et innocente, ignorant tout des activités du parti.

Comme otage elle s'était vite habituée à son sort de recluse, ne se posant même

pas de questions, allant, venant, aidant le boche de son mieux, sans rancune, sans la moindre malice.

Alors, au bout d'un an, récompense à sa soumission, elle venait d'être pépotee à la lessive des soldats.

On aimerait évoquer ici, vieille image d'Épinal, les joyeuses lavandières de la Révolution, jeunes, pimpantes, suivant avec courage et audace les armées de la République. Marguerite était jeune aussi mais il lui manquait cette flamme et la lessive des soldats du grand Reich était sans joie, dans un local obscur, avec une vieille lessiveuse et pas un gramme de savon!

Heureusement il y avait Otto, le vieux gardien chargé de surveiller la lessive et la prisonnière.

Le soir, harassée, Marguerite

regagnait sa cellule et dès sa soupe avalée, se mettait au lit -

On la croyait endormie quand un léger grignotement nous fit un jour tendre l'oreille tandis qu'une odeur un peu oubliée nous montait aux narines -

- " Mais c'est du chocolat ! s'écria sa voisine de lit ! Et tu ne nous en offres même pas ! " -

Continuant de croquer, Marguerite répondit, la bouche pleine, non sans quelque impudence :

- " non, je ne donne rien ; je l'ai bien gagné ! " -

Consternation générale - échaffaudage de suppositions.

- " Et comment ? qui te l'a donné ? " -

- Otto -

Les rires fusèrent, les questions aussi -

- "Alors, tu es bien avec Otto.. et c'est
notre chocolat qu'il t'offre! Il ne
manque pas d'aplomb!" -

Curieuse, une voix s'enquit :

- "Et ça te passe où ??

- " Sur la lessiveuse" - répondit
simplement Marguerite -

- " J'espère qu'elle est refroidie" ajouta
la voix -

En quelques secondes, il fut admis que
Marguerite couchait avec Otto, mangeait
notre chocolat et que, décidément,
c'était une bien pauvre fille!

Un jour, pourtant, une
sorte de féé entra dans notre cellule
sous la forme moderne d'une
commerçante en chaussures, fort riche
et anêtée pour marché noir. - Elle se
fit tout de suite des amitiés, partageant
chaque jour avec nous les croissants

du matin et les gâteaux apportés par sa fille, nous fêtant le dernier line à la mode et, luxe suprême, vaporisant à la ronde "l'Heure Bleue" de Guerlain..

Devant toutes ces femmes restées dignes et coquettes malgré les mois de réclusion, le cas Marguerite lui sauta aux yeux - quoi faire pour elle? Comment redonner à ce corps jeune une apparence juvénile, un certain charme à ce visage ingrat?

D'abord la corseter, puis l'habilleuse. En un tour de main, une robe fut taillée dans des draps, e'pinglée, essayée, cousue - une gaine fut faite, ajustée - les cheveux frisés, coiffés, les yeux, les lèvres fardés de rose, l'œil allongé au crayon noir, allanqui en regard de tiche.. La métamorphose était complète. On se congratulait..

Marquise, elle, s'admirait dans tous les bouts de miroirs brisés, dans le fond luisant des boîtes en fer, se rengorgeant, se dandinant, ivre à la fois de plaisir et de vanité. Nous venions de faire d'elle une coquette. Mais qu'allait dire Otto? Il l'avait aimée laide.

Allait-il maintenant, comme dans "l'Heure de Vérité", la trouver moins à son goût?

Poitiers: Noël.

Décembre: Noël approche. Suzanne vient d'être libérée, M^{me} F. aussi. Elle nous a promis de nous envoyer un colis pour le réveillon.

Simone vient d'être désignée à la cuisine pour plumer des oies. Nous ne la retrouvons que le soir. Souvent elle nous rapporte quelques friandises: pommes chaudes, petits gâteaux caramélisés que nous savourons dans notre lit, après la soupe. Dès qu'elle arrive, la cellule s'anime: elle raconte sa journée où elle côtoie les officiers, les policiers. En bas, aux cuisines, on s'affaire pour Noël. Il y aura grande fête païenne, des morceaux de victuailles. Les gardiens sont en liesse. Otto vient souvent nous rendre visite; il plaisante avec nous dans un français

petit nègre - Un jour, M^{me} D. lui demande:

" Dis Otto, si l'on te donnait l'ordre de nous tuer, le ferais-tu ? "

Très embarrassé, il se gratte la tête et ne répond pas.

Bien sûr qu'il le ferait mais quand même il n'ose pas nous le dire en face..

24 Décembre -

un gros colis pour nous -

M^{me} F. a tenu parole - Elle a envoyé une dinde, énorme, bourrée de manous avec des bouillis noirs tout autour: un plat substantiel! Et puis il y a un gros gâteau fait à la maison avec du beurre frais, genre quatre-quarts - Nous allons nous régaler en pensant à elle et chanter ses louanges!

Simone est venue fort tard à

la cuisine - Nous l'attendons pour manger notre dinde, partager le gâteau de fête.

- "Ils sont déjà à moitié ivres" - dit elle en rentrant.

De la cellule on entend les soldats qui chantent à tue-tête - En chœur nous entendons nos chants de Noël : "Douce Nuit, Noël Blanc, Noël du Pays, mon beau sapin et pour finir "Nuit Chétien" - Bien sûr, pas de messe de minuit. y eut-il un office pour marquer Noël ? Je n'en garde aucun souvenir précis, juste quelques vagues images de boxes de bois d'où l'on ne voyait rien, quelques cantiques et le pas lourd des prisonniers.

Personne ne vint nous déranger ce soir ; en bas les Allemands vocifèrent, déchainés.. Alors nous

entonnons à pleins poumons notre répertoire patriotique : la Marseillaise, le Chant du départ, l'Internationale et l'inoubliable Chant des Partisans.. De quoi se faire perdre! Cela dure jusqu'à l'aube - Nous nous endormons un peu lassés, le cœur lourd, songeant avec nostalgie à d'autres Noël,

24 Décembre 1942: mon dernier Noël avec Bob - petit souper aux chandelles en tête à tête dans la salle à manger, po du feu de bois. Sur la nappe blanche décorée de cannelias roses, des galantines, du saumon, un peu de champagne et une tiche aux manous. Je faisais triste mine; j'avais une poussière dans l'œil qui gâchait tout et avais hâte de me coucher. Pendant que je montais dans la chambre, Bob yiffonnait sur un tricot ces vers fameux:

'Et puis voici des fruits, des feuilles et des branches...' pour un charmant petit Tableau fleuri remarqué un jour à une exposition, des fruits confits, un cadre, une photo... mais pas de chocolats.

C'était un Noël de guerre un peu triste mais c'était un Noël d'amour.

Qui pouvait prévoir que c'était le dernier passé ensemble ?

Départs.

Plus de quatre mois que nous vivons ensemble, déjà habitués à nos manières, à nos humeurs, formant une sorte de famille qui partage, compatit, pleure, prie, se soutient, reclinque suivant l'heure, la faim, les circonstances, famille écartelée, démantelée, amputée de quelques membres au gré des sorties. Il semble que les belles gabieuses soient déjà parties. Il ne reste que les pures, les résistantes qui se serrent les coudes.

Après les plûches de la journée on retrouve Mme D.. la femme au foyer, un peu lasse, le ventre alourdi par sept mois de grossesse, Marguerite qui rentre fourbue de sa lessive, Simone qui revient des cuisines - Grand Madoiselle qui sait flumer les oies,

les vider, les faire rôtir pour Messieurs les officiers! -

C'est l'heure de l'intimité - On se raconte sa journée, les derniers potins de la prison où tout se sait, les propos des Alliés.

C'est un jour comme les autres, un jour froid de l'hiver - Heureusement, il ya du chauffage et si l'on a le ventre creux malgré la soupe épaisse, du moins n'a-t-on pas froid.

Après la prière du soir, chacune s'installe pour la nuit dans son étroit lit de fer, où, sous le matelas, bien pliés, se défroient les vêtements propres -

Et l'on s'efforce de dormir sans trop penser -

Pourquoi se torturer à rêver aux siens, à ceux qui sont restés à la maison, à la vie du dehors, à la vie

d'autrefois ? Plus rien de cela n'existe -
 Il n'y a qu'une nouvelle famille
 solidaire, embarquée sur la même
 galère, unie dans la même souffrance,
 recluse et qui ne sait pas si elle
 retrouvera un jour la liberté.

Ainsi, après avoir pleuré, pié, le
 sommeil vient. Sommeil lourd, sans
 fémonition - qui peut savoir ce qu'il y
 aura demain ? Et c'est précisément
 cette nuit là que tout arrive.

Un pas de bottes martelle les
 marches de fer, de monstrueuses clés
 s'engagent dans les serrures (comment
 oublier jamais ce bruit infernal des
 clés qui s'entre-choquent ?) - Le bruit
 se rapproche et brusquement la porte
 s'ouvre.

La haute silhouette du chef se
 découpe dans l'embrasure faiblement

éclairée par la lampe torche.

D'un bond, toutes se relèvent, le cœur battant, les yeux exorbités.

Chacune sait ce que signifient ces réveils nocturnes - c'est le plus sinistre augure - Une feuille de papier, une liste où s'inscrivent déjà nos destins.

Le chef lit, et du doigt désigne la condamnée - "Vous, vous, vous" hurle sa voix gutturale - Son regard d'acier se fixe un instant sur moi, mon cœur bat à se rompre, Tandis que d'un geste large son bras survole mon lit pour se poser à côté - "Vous, vous," continue-t'il, "bagages cinq minutes" -

Un lourd silence. Il disparaît - La porte se referme à grand bruit - Nous sommes attéris - Tout le monde se lève, s'affaire, s'agite : cinq minutes pour tout rassembler, il faut

faire vite. On s'intenoge; c'est
 l'Allemagne à coup sûr, la déportation,
 le camp, les chambres à gaz, la mort.
 L'angoisse nous étieint, des sanglots
 s'élatent. On s'embrase e'perdument.

Simone ma grande et puis Renée,
 Lucie, Yvonne et la grand-mère..
 C'à y est, elles sont déjà pâtes, le visage
 durci, les yeux secs - une dernière
 prière monte, fervente:

- "Je vous salue Marie, pleine de grâces" -
 Oh! Seigneur ay y pitié de ces
 malheureuses!

Une dernière em'brade -
 La porte vient de se rouvir et Otto tient
 dans sa main le lourd tourneau de
 clés. Son vieux visage est soucieux,
 comme ratatiné - Depuis des mois
 qu'il nous rend visite plusieurs fois
 par jour! Mais pas un mot - La porte

se referme - A dieu!

Nous ne sommes plus que trois :
 M^{me} D., Marguerite et moi, ne sachant
 pas très bien pourquoi nous avons été
 épargnées - que vont ils faire de nous ?

La nuit s'achève en fièvres,
 pesante, sinistre - que nous réserve
 l'aube ?

93

Le lendemain 2 FEVRIER 1944.

Faute d'effectif, il n'y eut pas de plüches le lendemain -

Marquise partie à sa lessive il ne reste plus que M^{me} D. et moi.

Nous avons sorti les cartes, anxieuses de déchiffrer l'avenir. Le dix de carreau revient sans cesse dans le jeu: c'est la route, le changement, le voyage.. Est-il entouré de cartes noires? de cartes rouges? Le coeur domine, heureux présage mais on n'ose y croire, c'est trop beau. Bienheureusement nous rebattions les cartes, les recoupons, les retournons et le dix de carreau est toujours là, avec l'as de trefle, la plus belle carte du jeu, la carte de la réunion et du succès. Alors nous allons partir aussi? mais où? Vers quelle autre maison d'anêt? Peut-être dans un

camp en France? M^{me} D... est à son
 7ième mois de grossesse et de toutes parts
 elle déborde de son petit tailleur gris -
 Allait-on avoir pitié d'elle et la
 transférer dans un hôpital?

Nous nous creusons la tête - Le
 jour est gris et froid - Nous songeons à
 nos compagnes embarquées dans la nuit -
 Où sont elles maintenant? Nos pensées
 tournent en rond et vers cinq heures de
 l'après-midi, une chape de plomb
 tombe sur nous.

Nous^{en} sommes là de nos
 couches penaudement quand brusquement
 la porte s'ouvre laissant passer le chef.

Comme la veille, il me regarde
 au fond des yeux et dit de sa voix

raupus:

- "M^{me} B... bagages" -

Je tremble de tous mes membres -

Ainsi, mon tour est venu! D'un geste fébrile j'essaie de rassembler mes affaires: linge, vêtements, chaussures, dans mon vaste Kimono japonais. Maman m'a envoyé trop de choses et je n'arrive pas à nouer solidement les pans de la robe de chambre. Le chef m'attend: je suis terrorisée et tremble de plus en plus.

- Allons y allons, -

Je fais mes adieux à M^{me} D. et cours sur les talons du chef, descendant le monumental escalier de fer que j'avais pris quatre mois plus tôt dans l'autre sens. Toutes les trois marches un vêtement s'échappe de mon paquet mal ficelé, ce qui ajoute à mon désarroi.

Je traverse le long couloir de la grande détention et remarque au passage Genevieve, la petite amie du chef, qui se promène tranquillement

à vélo à côté d'un chien policier -
 prisonnière aussi elle bénéficie
 cependant d'un régime de faveur, libre
 à l'intérieur de la prison, avec quelques
 sorties en ville au bras de son Seignem et
 naïve. On murmure même qu'elle,
 petite et menue même notre stentor par
 le bout du nez, lui la tenem de toute
 la maison d'auit!

Enfin nous aboutissons au bureau
 d'entrée - Le policier de votre affaire se
 tient là, élégant dans son costume
 bleu-marine - Il m'offre avec courtoisie
 un fauteuil et, sans le moindre accent
 me dit d'une voix claire en détachant
 bien chaque syllabe:

" M^{me} Bonnard, vous êtes libérée" -

Je suis si troublée que je ne comprends
 pas tout de suite et il répète :

" Oui, vous êtes libérée" -

qu'exprime alors mon visage? Surprise?
incrédulité? En tous cas pas la joie.
Je ne réalise pas très bien ce qui m'arrive.

Il me fait signer une disposition par
laquelle je m'engage à ne pas révéler ce
que j'ai vu ou entendu ici. On m'apporte
ma valise, mon manteau, mon sac
déposés le jour de l'arrivée; on me
redonne ma montre, mon alliance, mes
bagues. Le chef continue de me
regarder, attendant sans doute la question
que je ne pose pas. "Où est mon mari?"

Mais officiellement, je ne sais rien.
Je pars comme un automate, traversant
la cour, suffoquée par la brise aigre de
fenice, moi si faible qui n'ai pas respiré
d'air vif depuis ce matin d'Août 1943
où je mis partie, dans le soleil vers
mon nouveau destin.

Je franchis la lourde porte et me

retrouve dans la rue, abandonné, l'âme
 en peine. Non, ce n'est pas la joie
 imaginée. Nous en avions parlé quelquefois
 de cette libération et nous avions
 s'échaffaudé des rêves de liesse, de
 libations, de festolements. Rien de
 tout cela. Je suis seul dans la rue
 déserte; je suis libre et je n'y vois pas.
 une angoisse m'étreint la poitrine.
 Mon mari, N^o D. mes camarades sont
 toujours présents. J'en ai comme un
 remords. Et puis quoi faire à cette
 heure triste du crépuscule d'hiver où tout
 est gris et inquietant?

Soudain, le souvenir d'une
 lettre de ma mère me revient en mémoire
 m'indiquant une famille amie en face
 de la maison d'arrêt. Je traverse la rue
 et frappe timidement à la porte d'entrée.
 - "Bonjour. Je suis N^o B. N^o C. a

du vous parler de moi; je suis sa fille"

Ou me de visage avec bonté, toujours sans doute une ressemblance avec ma mère, et aussi avec la photo de moi qu'elle a donnée. Des bras s'ouvrent, des enfants m'entourent, me faisant fête. Je souris vaguement, un peu effarouchée, quasi-indifférente à ces bruyantes démonstrations d'amitié.

- "c'est la chandeleur aujourd'hui: il faudra faire des crêpes pour la dame" dit un garçon.

En quelques minutes la pâte est délayée - je me trouve intégrée au sein d'une famille joyeuse, attablée devant un bon potage parfumé. Puis on fait sauter les crêpes à tour de rôle, symbole de bonheur et d'argent le 2 février, jour de la chandeleur!

- "Votre mannan doit justement venir

demain" - dit la jeune fille.
 Maman! Je n'espérais plus la revoir!
 Ici-bas, on avait oublié le monde.
 Dans un vrai lit tout chaud je m'enfonce
 avec délices et m'endors très vite, brisée
 par toutes les émotions du jour, redevienne
 pour un soir une toute petite fille qui
 va retrouver sa maman.

3 Février.

Le lendemain matin, de bonne
 heure, je me prépare à partir à la gare
 au devant de maman.

Décidément, après six mois de quasi-
 immobilité la marche m'est pénible
 et je respire avec peine cet air glacé - Je
 titube: des jambes de laine et du coton
 plein la tête - Je me sens très faible - La
 ville m'étouffe et m'étourdit à la fois:
 Tant de monde dans les rues! et partout
 des uniformes vert de gris. J'ai l'impression

d'être suinè, haquè.

J'arrive pourtant à la gare et me poste à la sortie des voyageurs au tout premier rang pour être sûre de ne pas la manquer. Déjà les voyageurs commencent d'affluer, visages inconnus qui défilent par vagues. Puis s'avance une dame lourdement chargée, ployant sous le fais - C'est elle ! le visage triste -

- " Maman ! c'est moi ! -

Je lui saute au cou de quoi lui donner un infarctus ! Elle lâche ses paquets, s'ebalucée, n'en croyant pas ses yeux.

- " C'est toi, c'est bien toi, ma petite Mimie ? -

nouvelles euharades -

- Alors ils t'ont relachéé ! -

Elle ne se lase pas de me regarder, de me palper -

- "Comme tu as maigri! et tu es si pâle!" -
 Nous ne savons quoi nous dire
 ayant tant à raconter depuis six
 mois.

Je porte sa valise toute pleine des
 choses qu'elle vient me porter: linge
 propre, provisions et ravitaillement pour
 la dame qui nous accueille. Nous devons
 y déjeuner ensemble. Elle nous attend.

Quand j'ouvre la porte, une
 surprise me cloue sur le seuil. M^{me} D.
 est là, rayonnante, me tendant
 les bras. Elle vient juste d'être libérée.

Ah! oui, aujourd'hui c'est la fête.
 Hier, il fallait se pincer pour y
 croire mais aujourd'hui c'est vrai.
 Il y a même du soleil!

Maman est là, tout heureuse:

- "C'est ton père qui va être surpris
 et content!" dit elle dans un sourire.

Anisi, les cartes n'ont pas menti.
Le dix de carreau : La Route, le Voyage.
L'As de trèfle : la Réussite..
Et tous ces coeurs qui annonçaient
la joie du Retour!

La Promesse.

A Poitiers, dans un court billet griffonné au crayon, j'ai promis à François d'aller voir sa mère si j'étais libérée avant lui. Mais comment tenir cette promesse sans compromettre cette dame alors que je me suis encore surveillée ?

D'abord il faut attendre l'occasion trouver un prétexte... En vérité, c'est assez pénible car la gestapo ne s'embarasse pas de prétextes ! Mais une promesse c'est sacré. Alors tant pis, c'est décidé, je force - je ferai un prétexte familial en passant par Chailly - Redonner le livre brisé à une amie commune servira de prétexte.

Je n'en touche à sa fin et il fait

encore très froid. Pour aller visiter Madame la générale, j'ai eu bon de mettre bas de soie et souliers fins. Coquetterie ou inconscience ?

Fort intimidée, j'arrive vers 11 heures pour une visite protocolaire.

Une allée de gravillons qui crissent sous les pas, de grands escaliers à grimper un large pédon de pierre et me voilà dans un vaste hall où je me fais annoncer.

Quelques instants après s'avance une dame grande, imposante par la taille et le maintien - Je la reconnais aussitôt. Tant François lui ressemble : mêmes yeux noisette, même sourire et cet air d'infinie bonté qui illumine tout son visage - Je crois que d'un seul coup nous nous sommes regardés jusqu'au fond de l'âme et qu'au même instant le même courant chaleureux nous traverse.

Elle m'entraîne dans la salle à manger où pétille un feu de bois et me présente à une vieille dame assise dans un grand fauteuil : la mère du général.

De ma vie je n'ai rencontré plus adorable vieille personne. Toute droite dans son fauteuil elle a, malgré sa petite taille et sa fragilité cet air de souveraine noblesse qui subjugue.

Dieu qu'elle est belle! Toute l'Andalousie s'est réfugiée dans ses grands yeux noirs dont ils ont à la fois le charme et le piquant. Je reste muette d'admiration.

Vite, on me fait asseoir. Avec bienveillance on me questionne.

— Avez-vous ^{vu} François? et le général? —

Je raconte simplement ce que je sais; je rassure. L'atmosphère se détend.

Les deux femmes sont avides de nouvelles, suspendues à mes lèvres. Pourtant j'ai

peu à dire - je suis seulement venue
 pour tenir une promesse, dire qu'ils sont
 vivants, en bonne santé - Je raconte
 l'attente du 2 Août à Fontenay et puis
 Poitiers, notre vie là-bas, le général
 entrevu dans un couloir... Elles ne se
 lassent pas d'écouter - je suis un reflet
 de la prison où sont enfermés leurs
 fils, leur mari - je projette sur elles
 l'espoir de la délivrance - je suis la
 fleur vivante qu'on en sort.

Malgré mes protestations Madame J.
 me retient à déjeuner - c'est la guerre;
 le menu est simple : un peu de
 viande et ces bons haricots de chez nous
 qui sont le plat régional.

Je me sens bien - Madame la
 générale se fait maternelle.

- Ma pauvre petite, vous avez mis des bas
 de soie par ce temps! Vos pieds sont glacés.

chauffez les bien vite" -

Comme elle est simple et bonne!

Aucune affectation dans ses paroles -

C'est une très grande dame - Il me semble
la connaître depuis toujours : une
véritable amitié vient de naître -

Les Prisonniers.

Pourtant, l'histoire ne s'arrête pas là; Ce serait trop facile: Bob est toujours prisonnier. A moi maintenant de lui porter des colis, de lui écrire des lettres tendres. Les reçoit-il? Je n'en sais rien puisque lui n'écrit jamais.

Février se passe dans la maison familiale. Je me repose; je suis très ennuyé. Le printemps arrive - je vais régulièrement à Poitiers porter mes colis mais toujours rien. Aucune nouvelle ne transpire de ces murs trop épais dès qu'on est au dehors.

Pourtant, fin mars des bruits circulent: il y aurait un prochain envoi pour Compiègne. Compiègne est le camp relais, l'antichambre de la déportation. Effectivement le 26 Mars

il y a un départ mais Bob ne partira qu'en Avril.

Quelques jours plus tard, je reçois par la poste deux feuilles écrites au crayon, jetées sur la voie ferrée du train en partance pour l'Allemagne et confiées à la surveillance de celui qui les trouve. C'est ma première lettre depuis huit mois! une lettre si tardive, pleine d'espoir, de serments - Pauvre Bob! Il croit encore à l'amour, aux retrouvailles. Je vais y rêver longtemps.

En même temps que le départ pour l'Allemagne, d'autres prisonniers ont été libérés. Avec mon père je vais voir un de ses anciens camarades de cellule. Par lui nous allons apprendre la vérité sur cette dernière arrestation.

C'est bien à Paris, en octobre, qu'il a été arrêté pour la seconde fois.

Non pas sur une dénonciation, mais
tout bêtement dans une rafle, par
hasard.

On recherchait le Colonel D.. Le restaurant
où il devait se rendre était cerne' par la
gestapo - Bob qui avait rendez-vous avec
le colonel est arrivé le premier et n'a rien
compris aux signes ~~de~~ sibyllins que lui
fodiquait le garçon - Le colonel est entré.
Aussitôt toutes les portes se sont refermées, Tous
les clients ont été pris dans la rafle et
expédiés à Fresnes. Interrogatoires,
Tortures - Bob a eu lui sept cartes
d'identité - quel est son véritable nom?
Malgré les coups il ne dira rien et le
doute subsistera - qui est-il? Trinalement
on presume qu'il doit faire partie du
réseau de l'ouest démantelé - On
l'expédie donc à Poitiers où le "juge"
cette affaire -

Pendant un mois il est au secret, seul dans sa cellule, roué de coups de nerf de bœuf à chaque interrogatoire - Avec une volonté implacable il résiste aux tortures et ne livre pas son secret - C'est une loque - On le ramène évanoui dans sa cellule - Rien à manger - Il en est réduit à ramasser par terre des miettes de pain - Il peut à peine se tenir debout - Au cours des interrogatoires on le confronte à d'autres camarades - il ne reconnaît personne - Alors, dernière ruse, on amène au judas un de ses compatriotes, disant à haute voix :

- " Vous connaissez cet homme ? " -
 Et l'autre, bêtement, sans flancher le piège :

- " Mais c'est Robert Boumaud ! " -
 Ça y est ! Le nom est lâché - Voilà donc arrêté ce chef de réseau, cet homme

vagabond" qui on n'espérait plus!

Alors les interrogatoires se font
 harcelants, lancinants. Ils veulent
 tout savoir. Ils veulent des noms,
 encore des noms. Bob est muet, plutôt
 mouru. D'ailleurs il n'a même plus
 la force de parler. En quelques jours
 ses cheveux sont devenus tout blancs.
 Il est courbé comme un vieillard; il
 fait pitié. Pas de compassion chez
 les bourreaux. Mais puisqu'il est
 identifié autant le mettre avec les
 autres. Peut-être devrera-t-il les
 secrets? C'est ainsi qu'il se retrouve
 un beau jour avec des camarades
 Vendéens. Tous lui font fête. Il est
 réconforté, pansé, nourri sur le
 ravitaillement de la communauté.
 Là aussi, la solidarité joue à plein.
 Ces hommes sont tous frères.

Tandis que ce malheureux commence à reprendre vie, moi qui ne sais rien, garde encore devant les yeux la dernière image du départ sur la route d'Aigenau: une silhouette juvénile qui envoyait du doigt un baiser.

De ce séjour à Compiègne je ne sais rien - C'est un camp de passage de triage. Les uns sont dirigés sur Buckenwald, les autres sur Dachau, Auschwitz ou d'autres camps - Bob sera de tous ces convois - Il sera ballotté d'un camp à l'autre jusqu'à ce qu'il arrive en Saxe à Flossenbürg puis à Flöha, petit camp annexe qui travaille pour une usine d'aviation.

Aucune nouvelle ne filtre à cette époque - j'envoie régulièrement des lettres que je fais écrire en allemand

par un vieil Alsacien réfugié - Les colis ne passent pas non plus - La Croix Rouge s'en charge dit-on mais ils n'arrivent pas à destination -

6 juin 1944 -

Le débarquement des Alliés - L'espoir est grand, la fin de la guerre semble proche - La bataille fait rage sur tous les fronts - Les Allemands sont harcelés de toutes parts - Kaputt, Kaputt! Les soldats sont démoralisés -

A l'arrière on écoute fiévreusement, dans la clandestinité la radio anglaise - Déjà les bombardements recommencent, Nantes est sinistrée - En Vendée tout est calme mais on redoute le pire - Les officiers deviennent arrogants, méprisants - Chaque jour des attentats; les résistants ne se font pas attendre -

Aizenay fournille de "doryphores" -

Le maire, Alsacien patriote, parle de défendre la ville jusqu'au bout - Heureusement il n'en fera rien - Les Allemands partent d'eux-mêmes, sans résistance, ayant mieux à sauvegarder. Nous vivons des jours d'intense émotion mais la victoire semble à portée de fusil.

15 Août 1944 -

Débarquement en Provence -

25-26 Août 1944 -

Bataille de Paris

Nous suivons l'entrée des troupes dans la capitale et la progression des Alliés - L'espoir grandit -

L'hiver passe et nous arrivons au 8 mai 1945 -

8 Mai 1945 -

Fontenay - Le - Comte -

L'Armistice!

La petite ville est en

d'être. Un vrai soleil d'été pour
 couronner la fête! La Rue de la République
 est noie de monde - La foule s'y presse
 s'y bouscule - On chante, on rit, on
 s'embrasse, on fait le V de la Victoire à
 bout de bras - c'est indescriptible -

La ville entière est pavoisée : à chaque
 fenêtre flotte un drapeau et chacun
 arbore à la boutonnière les couleurs de
 la France. Quelques jeunes filles sont
 habillées en bleu - blanc - rouge ; une
 Alsacienne a piqué la cocarde tricolore
 sur son grand noeud noir - Toutes les
 femmes sont pimpantes, en toilette
 de fête - Je me suis hodie une pochette
 sur soi de parachute, un bouquet de
 bleuets, de marguerites et de coquelicots
 en miniature. La joie brille dans tous
 les yeux - De toutes les fanfares rassemblées
 la marseillaise jaillit en un chant

trionphal, se fait en chœur par la foule. L'humeur est à l'euphorie générale. C'est un jour inoubliable, inoublié, attendu depuis cinq ans!

Ce soir la fête continuera sur les places: on dansera jusqu'à l'aube; les femmes pourront enfin se rattraper!

Les prisonniers vont revenir! Les prisonniers vont revenir! c'est le leit-motif général. On vit suspendu à la radio, on s'anache les journaux. Au bout de quelques jours les premiers convois arrivent en effet. La Croix-Rouge se mobilise: on installe des Centres d'Accueil.

La première page des journaux nous montre des hommes amaigris qui descendent des trains spéciaux et envahissent les gares, l'air un peu absent. Chaque famille attend son héros.

Dès qu'il arrive, les voisins se fèrent pour lui rendre visite, l'embrassent, le comblent de cadeaux, lui demandent des nouvelles des camarades. La France est restée si longtemps amputée de ses hommes!

Et les déportés? Des témoignages nous parviennent aussi terrifiants les uns que les autres, des révélations inouïes de misère et de tortures se font jour. De ces camps de la mort tous ne reviennent pas: il y a eu tant d'extermination! Et ceux qui reviennent les journaux nous les montrent en si piteux état, débarquant à Paris sur des civières, se traînant avec des béquilles, faibles, décharnés, véritable armée de fantômes en pyjama rayé. C'est hallucinant!

Pourtant on espère - Dans le fond de

son coeur on est sûr que celui qu'on attend a été épargné, qu'il a survécu à tout, qu'il reviendra bientôt, affaibli peut-être mais vivant, vivant! et l'on a la folie de croire que ce sera comme avant!

A Fontenay deux déportés sont déjà rentrés chez eux et un jour, oui, François arrive à son tour - Il a beaucoup souffert, il a attrapé le typhus mais il est là, à peine changé. On fête son retour, on l'accueille, on lui offre des fleurs.

Il paraît ému, intimidé et c'est moi qui reçois dans les bras sur une énorme gerbe - "vous l'avez bien mérité" - dit-il.

Je suis heureuse d'un bonheur qui me fait mal.

..... Les jours passent - Aucune nouvelle de Bob. Je me déplace à droite et à gauche pour savoir, pour recueillir

le moindre indice - Des camarades disent
l'avoir vu à Dăchău au mois d'Avril...
Mais les nouvelles sont souvent contradic-
toires - Je ne désespère pas. J'y crois à ce
retour - chaque voiture qui passe dans
la rue me fait tressaillir l'oreille et battre
le cœur. Si c'était lui? Mais toujours
rien. Nous sommes maintenant en
juin - quelques amis de ici sont déjà
parvenus à la mairie - Mais lui, il est
vivant, je le sais. Hier encore on me
l'a assuré.

Pourtant, le 5 juin exactement,
je reçois une visite insolite: le premier
adjoint au maire assisté de deux
conseillers municipaux. Il tient en main
une lettre et me la tend - Je lis mais
ne comprends pas.

"Voilà ce que Monsieur le Maire vient de
recevoir" - dit le premier adjoint d'une

voix grave - Ce n'est pas vraiment officiel, simplement officieux... mais il n'y a guère de doute possible" - Il paraît sûr, en barbare.

Je secoue la tête, incrédule -
 - "non, non, il y a erreur - On m'a assuré hier qu'il était vivant - quelqu'un l'a vu il y a à peine huit jours" -

Les trois hommes sont de plus en plus gênés; ils n'osent pas insister devant ma parfaite inconscience.

Ils se retirent après mille politesses, me laissant en main la lettre fatale -

FLÔHA .

Ce sera le dernier chapitre - La lettre de Michel de Garder fera le tour de la petite ville, lue, relue, recopiée, lettre combien émouvante qui relate avec précision la dernière évasion de Bob-

D'abord, il campe le personnage : passionné, involontaire mais vous le connaissez déjà - Puis ce camp de Flôha en Saxe, à deux pas de la frontière Tchèque, leur travail obligatoire dans des conditions très dures pour une usine d'aviation, les camarades chaleureux, fraternels.

Une fois de plus, c'est décidé : il ne peut plus travailler pour le boche - Il faut sortir de cet enfer, partir, s'évader, rejoindre la frontière, retrouver la liberté, continuer la lutte -

Et puis il faut partir à deux - Seul c'est impossible - A deux on s'épaule - De garder est un compagnon sûr ; il parle plusieurs langues avec aisance - Mais sortir d'un camp de déportés n'est pas une mince affaire - Il y a des barbelés partout, des miradors, des sentinelles en armes, des chiens policiers - Comment passer à travers tous ces traquenards ?

Une évasion de ce genre ne s'improvise pas ; des mois de patience sont nécessaires pour mettre tout au point - Aucun détail ne doit être négligé : le costume, se procurer des vêtements civils pare-partout, solides et chauds, de bonnes chaussures, le ravitaillement, nutritif sous un faible volume et.. la fuite elle-même - Le difficile est ensuite de franchir

la première eucrite - Il faut savoir
choisir le bon moment, juste avant
la relève de la garde de nuit - A
quatre heures du matin, la sentinelle
est fatiguée, son esprit n'est plus en
éveil, elle sommeille à moitié en rêvant
à son lit... mais elle est là! armée
et eux n'ont rien! Alors ils s'acharment
des plans.

- et si nous l'aveuglions?

- Avec quoi? du sable, du sel, du poivre?

L'idée du poivre est retenue. Encore
faudrait-il se le procurer. Patience, on
trouvera.

Le 10 novembre 1944 les derniers
préparatifs se terminent - Le jour J est
fixé au lendemain 11 novembre,
date historique qu'il convient de
célébrer dignement. Une dernière
visite aux amis - Robert Desnos le poète

un peu versé dans la chiromancie
fronce le sourcil sur la paume de
Bob.

- "Non mon vieux, ne partez pas! Vous
ne réussirez pas!" -

- "Tout est fait - c'est trop tard, on ne
peut plus reculer - D'ailleurs, je n'y
crois pas à ces balivernes -" -

Tant d'efforts depuis si longtemps
pour renoncer au dernier moment, ce
serait trop bête!

Fébrilement les deux amis se préparent
à filer dans la nuit, selon le plan
organisé.

11 novembre 1944.

4 Heures. Il fait
nuit noire - A pas furtifs ils se
glissent dans l'ombre - En un tour de
main la sentinelle est aveuglée,
Tenassé; ils passent - Même scénario

pour la seconde qui arrive en vélo, plus un croc en jambe et la voilà aussi par terre. Ils sortent donc du camp par l'entrée principale et Michel enfonce la bicyclette pour gagner du temps - Toujours le vélo providentiel! une nuit d'encre, c'est l'hiver. Ils peuvent rouler encore longtemps avant le lever du jour. Ils pédalaient à tour de rôle, à perdre haleine mais il faut quitter la route, se disperser dans la nature - Tiens, un petit mur à escalader! un effort, ça y est et plouf! les voilà qui roulent tous deux dans un ruisseau gelé. Ils en ressortent glacés, transis et courent pour se réchauffer. Il fait très froid. Les premiers flocons de neige commencent à voltiger. Tant mieux! La neige effacera leur piste et déjouera les

chiens lancés à leur poursuite car déjà
 retentissent les sirènes. L'alarme est
 donc donnée mais ils ont déjà plusieurs
 km d'avance. Avec le jour ils vont
 pouvoir se réfugier dans la forêt
 voisine, bien cachés dans les arbres.
 Maintenant la frontière est toute
 proche. S'ils ne sont pas repis avant la
 tombée de la nuit, ils sont sauvés.
 Michel est un compagnon précieux;
 il est solide, courageux, intrépide.
 Polyglotte, il parle aussi bien le Tchèque
 que l'Allemand. Le jour passe,
 sombre et gris. Mais Bob, niché dans
 son arbre, se sent pis de finous. Il
 n'en peut plus. La fièvre monte et il
 se sent de plus en plus mal. La neige
 tombe toujours, sinistre lincol.

Au crépuscule, ils referment tous les
 deux la route, calm, calm; la

marche devient de plus en plus pénible - mal vêtus, mal chaussés, cette neige les transperce et ils avancent à petits pas pesants - Bob est très rouge - Ses poumons gonflent comme un soufflet de forge - Michel est obligé de le soutenir - Là-bas à une cinquantaine de mètres, une femme se dresse - Très las, Bob se sépare de son compagnon -

- " Non, laisse moi ici - Continuez seul ta route - Tu vois bien que je ne peux plus marcher; je ne veux pas te retarder - gagne vite la fontaine - ~~Ne~~ ~~être~~ Moi je vais essayer d'aller jusqu'à la femme - Peut être auront ils pitié de moi ? " -

Ils s'embrassent, se quittent à la croisée des chemins - une dernière recommandation de Bob:

- " Tu diras à ma femme que je meurs en

pensant à elle - Je l'aime tant!" -
Il se traîne lentement dans la neige
Tandis que s'éloigne son compagnon -
Enfin il arrive à l'autre de la cour -
Le fermier est là, qui regarde avancer
ce vagabond - Son fusil est chargé - Sans
hésiter, il vise au ventre et tire à
bout-portant - Un seul coup, le corps
fièle vacille et s'effondre dans la
neige laissant une traînée rouge -
"C'est fini -

- Et je voudrais mourir un soir sous un ciel
rose..." disait il souvent, paradant
Cyrano. C'était un sombre et sale ciel
de Saxe -

Nichel a entendu. Il sait - Tout
courage l'abandonne; il n'a plus
envie de continuer - Il marche encore
un peu, se dirige lui-même vers une
ferme proche - Il va se rendre - Peut-être

ces fermiers seront ils plus humains ?

Oui, ce sont de braves gens. Ils devinent le brisomier évadé, le richauffent au feu de la cheminée, lui donnent un peu de nourriture - Honnêtes, ils se viennent :

- " vous avez une demi-heure pour partir - faites vite - On vous ~~est~~ recherche et nous devons vous dénoncer" -

Michel hoche la tête : il est épuisé - la mort de son compagnon lui a ôté tout courage - Non, il ne s'enfuiera pas - Il attendra qu'on vienne le reprendre ici -

Et le voilà repis, renvoyé au camp mis en forteresse disciplinaire -

Le corps de Bob est ramené au stalag. A titre d'exemple il sera exposé nu, pendant une semaine, dans ce qui sert de salle commune, par un corps

d'écharné troué d'une balle en plein
ventre.

Ce corps, dit-on, sera incinéré
et ses cendres déposées dans une urne
à Augustushüg avec son numéro
matticule, dernier hommage au
soldat.

Épilogue.

Plus de cinq ans après en juin 1949
les cendres de Bob reviendront à
Fontenay-le-Comte où, au cours d'une
cérémonie grandiose elles seront déposées
au monument aux morts de la ville.

Oui, il a bien mérité de la patrie.

Au Collège François Viète où
il fut professeur, une plaque commémora-
tive en marbre blanc sera apposée
sur un mur de sa classe avec cette
inscription, sous les drapeaux entrelacés
de la nation et de la France libre:

A la mémoire de Robert Bonnaud

Professeur au Collège Viète

Mort pour la France

à

Augustusbrüg - Saxe. le 11 Novembre 1944

Enfants, souvenez vous!

Enfin une rue de la ville, celle empruntée pour son évacuation d' Août 1943 porte son nom.

Tel est le destin héroïque de ce jeune résistant de 33 ans dont le courage et l'audace restent dignes de ses ancêtres, ces chouans fanatiques qui mouraient pour leur foi -

Son idéal à lui était aussi la liberté -

Fini d'écrire à Montpellier le
18 Avril 1981 -

